

R U F I T H O R P E

Margo a des problèmes d'argent

*Traduit de l'anglais
par Élisabeth Luc*

le
Soir
Venu

1

Vous êtes sur le point de commencer un nouveau livre et, franchement, vous éprouvez une certaine appréhension. Le début d'un roman, c'est comme un premier rendez-vous amoureux. Vous espérez être accroché dès les premières lignes, vous plonger dans le texte comme dans un bon bain chaud et vous abandonner totalement. Cet espoir est toutefois tempéré par une réalité incontournable : vous devrez mémoriser un tas de noms de personnes et suivre gentiment le courant comme lors de la *baby shower* d'une future maman que vous connaissez à peine. Pas de problème ! Vous avez déjà craqué pour bien des ouvrages qui ne vous avaient pourtant pas harponné dès le premier paragraphe. Cela ne vous empêche pas de souhaiter qu'ils viennent à vous, pour pénétrer les profondeurs de votre esprit avant de vous embrasser dans le cou.

C'était Tessa, la patronne du restaurant où travaillait Margo, qui avait organisé sa *baby shower*. Elle trouvait drôle de servir un gâteau en forme de pénis. Était-ce parce que Margo était célibataire, âgée de dix-neuf ans, et qu'elle n'avait par conséquent pas le droit légal de boire de l'alcool ? Ou bien parce que c'était son professeur qui l'avait mise enceinte ? Tessa excellait dans la préparation des desserts de son restaurant. Elle mit tout son cœur dans la création de cette queue pâtissière, un phallus en relief constitué de douze couches de génoise couvertes d'un glaçage rose mat.

Elle y intégra même une pompe. Après que l'assemblée eut entonné *Car elle aura un gros bébé* sur l'air de *Car c'est une bonne camarade*, Margo souffla ses bougies – allez savoir pourquoi, car ce n'était pas son anniversaire. Ensuite, Tessa actionna la pompe, et une crème blanche jaillit du sommet du pénis avant de dégouliner le long du gâteau sous les exclamations de joie de Tessa. Margo fit semblant de rire. Plus tard, elle fondit en larmes aux toilettes.

Tessa avait certainement préparé ce gâteau avec amour. C'était une femme à la fois méchante et aimante. Elle avait par exemple appris que son préposé aux salades avait perdu le goût et l'odorat après avoir été violemment battu durant son adolescence. Pour rigoler, elle lui avait servi une assiette de mousse à raser et de terreau en prétendant qu'il s'agissait d'un nouveau dessert de sa création. Le malheureux en avait mangé deux cuillerées avant qu'elle ne l'arrête.

Margo savait que Tessa s'efforçait de dédramatiser la situation. Transformer une tragédie en une farce, c'était son truc, mais quelle injustice que le seul amour que Margo puisse obtenir soit aussi inapproprié et douloureux.

Shyanne, sa mère, lui avait conseillé d'avorter. Quant au professeur, il tenait absolument à ce qu'elle avorte. Margo se demandait si elle voulait ce bébé ou si elle cherchait à leur prouver qu'ils ne pouvaient lui imposer leur volonté. Il ne lui était pas venu à l'esprit que, si elle adoptait cette position, ils risquaient de limiter les interactions avec elle. Voire, dans le cas du professeur, de cesser toute relation.

Si Shyanne avait fini par accepter la décision de Margo et même par essayer de la soutenir, son aide n'était pas toujours utile. Quand le travail avait commencé, sa mère s'était présentée à l'hôpital avec quatre heures de retard parce qu'elle avait sillonné la ville entière en quête du nounours idéal.

«Tu ne vas pas y croire, Margo, mais j'ai dû me rabattre sur *Bloomingdale's* parce qu'ils vendaient le plus beau!»

Shyanne travaillait chez *Bloomingdale's* depuis presque quinze ans. L'un des premiers souvenirs de Margo était les jambes de sa mère en collant noir brillant. Shyanne lui tendit le nounours, une peluche blanche au visage constipé, et se mit à imiter sa voix supposée :

«Dépêche-toi de le faire sortir, ce bébé! Je veux rencontrer mon ami!»

Shyanne s'était tellement aspergée de parfum que Margo fut soulagée lorsqu'elle alla s'asseoir dans un coin pour se lancer dans une partie de poker en ligne sur son téléphone. C'était son dada. Elle mâchait du chewing-gum en jouant au poker toute la nuit, pour «massacrer les bouffons». C'était ainsi qu'elle appelait les autres joueurs : les bouffons.

Une infirmière peu délicate se moqua du prénom choisi par Margo, qui avait appelé son enfant Bodhi, comme le *bodhisattva* qui aspire à l'éveil. Même sa mère trouvait ce nom débile, ce qui ne l'empêcha pas de gifler l'infirmière, provoquant une certaine agitation. Ce fut aussi le moment où Margo ressentit le plus l'amour de sa mère. Durant des années, par la suite, elle se remémorerait cette gifle et la stupeur de l'infirmière.

Mais ça, c'était après la péridurale et une nuit de soif intense, à implorer d'avoir un glaçon à sucer et à se contenter d'une éponge jaune, dont les vertus désaltérantes sont bien connues.

«C'est quoi, ce bordel?» maugréa-t-elle en mordant l'éponge au goût de citron.

C'était après qu'elle eut poussé et déféqué sur la table. Face à la mine dégoûtée de l'obstétricien qui essayait le tout, elle avait crié :

«Allez! C'est la routine pour vous, non?»

— Vous avez raison, maman, c'est vrai, avait-il répondu en riant. Bon, on va pousser une dernière fois très fort. »

Ensuite, ce fut la magie du corps violacé et glissant de Bodhi, les yeux fermés, lorsqu'ils l'avaient posé sur son ventre en l'entourant de serviettes. Elle s'était aussitôt inquiétée de son aspect chétif. Ses jambes minuscules, notamment, lui donnaient des airs de têtard. Il ne pesait que 2,7 kilos, en dépit de la chanson entonnée lors de la *baby shower* organisée à son travail. Et elle l'aimait. Elle l'aimait tant qu'elle en avait le tournis.

Margo ne céda à la panique qu'en quittant l'hôpital. Shyanne, qui s'était déjà absentée de son travail pour assister à la naissance, ne pouvait prendre une journée supplémentaire afin d'aider sa fille lors de son retour à la maison. De plus, Shyanne était en théorie *persona non grata* à l'hôpital depuis qu'elle avait giflé une infirmière. Margo assura à sa mère que tout irait bien, naturellement, mais en manœuvrant pour quitter le parking avec son bébé qui pleurait dans son siège auto en plastique, elle avait l'impression d'être en train de braquer une banque. Il avait le nez si encombré de mucus et semblait si vulnérable que le cœur de la jeune femme s'emballa. Elle trembla durant les trois quarts d'heure de route.

Elle se gara dans la rue, car leur appartement ne disposait que d'une seule place de stationnement. En essayant de sortir Bodhi de l'arrière de la voiture, elle fut incapable de détacher le siège auto. Elle appuyait pourtant sur le bouton ! Y en avait-il un autre à actionner simultanément ? Elle se mit à secouer le siège en prenant soin de ne pas être trop brutale. Tout le monde avait bien insisté sur le fait qu'il ne fallait pas secouer un bébé. Bodhi braillait à pleins poumons. *Tu n'as pas les calories nécessaires à une telle dépense*

d'énergie, songea-t-elle. Tu vas mourir avant d'arriver en haut des marches!

Au bout de cinq minutes de panique absolue, elle finit par se rappeler qu'elle pouvait simplement détacher l'enfant. Elle actionna frénétiquement l'énorme fermoir posé sur son torse en appuyant de toutes ses forces sur le bouton rouge de la boucle située sur son entrejambe. Franchement, ceux qui avaient conçu cet équipement devaient avoir pratiqué l'escalade et être habitués à rester accrochés à la montagne par la seule force des doigts. Enfin, elle parvint à libérer le bébé. Comment allait-elle porter ce petit être fragile en plus de ses sacs? Ses points de suture lui faisaient très mal et elle regrettait amèrement d'avoir eu la vanité de porter un jean pour sa sortie de l'hôpital, même si elle rentrait dedans.

« Bon, fit-elle sérieusement face au petit corps de ce Bodhi au teint rougeaud et aux yeux fermés, ne bouge pas! »

Elle le posa sur le siège passager de la voiture afin de glisser les anses de son sac à couches et son sac de voyage sur ses épaules, en bandoulière. Puis elle reprit l'enfant et remonta péniblement la rue vers les immeubles un peu délabrés de Park Place. Enfin, ils n'étaient pas vraiment miteux, nichés en retrait de la station-service *Fuel Up*, mais comparés aux logements des années quarante, si gais et un peu bizarres qui bordaient le reste de la rue, Park Place faisait un peu tache.

En gravissant l'escalier extérieur jusqu'au premier étage, elle redouta de lâcher le bébé, qui chuterait tel un coquelet dans la piscine jonchée de feuilles mortes de la résidence. En entrant, Margo salua Suzie, sa colocataire qui était assise sur le canapé. Elle était sympa, adorait les jeux de rôle et s'habillait parfois en elfe, même les jours de semaine.

Margo s'enferma dans sa chambre et posa ses bagages, puis elle s'assit sur son lit pour allaiter Bodhi, aussi épuisée que si elle revenait de la guerre.

Loin de moi l'idée d'offusquer les anciens combattants. Je voulais simplement exprimer que ce niveau de stress et d'épreuves physiques était totalement inédit dans la vie de Margo. En allaitant, elle ne cessait de se répéter : *Je suis dans la merde, je suis dans la merde*. Elle ressentait un grand vide : personne ne se souciait d'elle, ne s'inquiétait pour elle ou n'était là pour l'aider. Autant allaiter sur une station orbitale abandonnée.

Serrant le petit corps chaud et parfait, elle observa son visage crispé, ses minuscules narines plissées, d'une beauté mystérieuse. Elle avait lu qu'un bébé ne voyait nettement qu'à quarante-cinq centimètres, la distance entre lui et le visage de sa mère lors de l'allaitement. Bodhi l'observait en cet instant. Que voyait-il ? Elle était mal à l'idée qu'il la voie pleurer. Quand il s'endormit, elle ne le coucha pas dans son berceau, comme elle aurait dû le faire, mais s'allongea à côté de lui dans son propre lit. La batterie de sa conscience était presque à plat. Elle craignait de s'assoupir alors qu'elle était seule à veiller sur ce tout petit être. Hélas, son propre corps ne lui laissait pas le choix...

Au lycée, j'avais appris les trois points de vue du narrateur – les récits à la première personne, à la deuxième personne ou à la troisième personne – et je croyais que ça s'arrêtait là jusqu'à ce que je rencontre le père de Bodhi, à l'automne 2017. Les cours de Mark portaient sur les points de vue impossibles ou improbables. Un jour, un étudiant du nom de Derek avait tenu à poser un diagnostic un peu simpliste sur le héros de la nouvelle dont il était question.

« Le personnage principal n'est pas une vraie personne, ne cessait de lui répondre Mark.

— Mais dans le livre, c'est une vraie personne, avait rétorqué Derek.

— Oui, dans la mesure où il n'est pas présenté comme un chat ou un robot, avait concédé Mark.

— Je dis simplement que, dans le livre, je trouve qu'il souffre d'un trouble de la personnalité borderline.

— Ce n'est pas une lecture intéressante de l'œuvre.

— Pour vous, peut-être, avait poursuivi Derek, mais moi, je la trouve intéressante. »

Il était coiffé d'un bonnet noir laissant deviner que, dessous, il avait les cheveux sales, ternes et fins comme le pelage d'un chat malade. Le genre de mec qui ne s'était jamais intéressé à moi d'un point de vue sentimental, de sorte que je ne perdais pas de temps à penser à lui. Sans doute regardait-il beaucoup de films étrangers.

« Mais le personnage ne serait pas intéressant s'il s'agissait d'une vraie personne, avait repris Mark. On ne voudrait pas connaître quelqu'un comme lui, devenir son ami. Ces gens ne sont intéressants que parce qu'ils sont imaginaires. C'est là leur unique intérêt. En fait, je dirais même que tout ce qui est vraiment intéressant n'est pas totalement réel.

— Je vois. Le réel est ennuyeux et le faux est intéressant », avait conclu Derek.

Je ne voyais que l'arrière de sa tête, mais j'avais l'impression qu'il levait les yeux au ciel, ce qui était audacieux, même de sa part.

« L'idée, avait repris Mark, c'est que le narrateur ne fait pas ceci ou cela à cause d'une personnalité borderline. Il fait ceci ou cela parce que l'auteur le fait agir de la sorte.

Nous n'essayons pas d'avoir un lien avec le personnage, mais avec l'auteur à travers le personnage.

— D'accord, avait concédé Derek. Cela semble déjà moins stupide.

— Très bien, je vais m'en tenir au "moins stupide".»

Tout le monde s'était esclaffé comme si nous étions une bande de potes à présent. Durant ce cours, je n'ai pas prononcé un mot. Je ne participais jamais à l'oral. Il ne m'est jamais venu à l'idée que je devais parler. Les enseignants avaient beau affirmer que la participation à l'oral comptait dans la notation, je savais depuis longtemps que c'était du bluff. Pourquoi voudrait-on prendre la parole en classe ? Il y en avait toujours un ou deux qui parlaient sans cesse comme si le professeur était un genre d'animateur de télévision recevant une célébrité pour la promotion du film de sa propre intelligence.

En nous rendant notre premier contrôle écrit, Mark m'invita à rester après le cours.

« Qu'est-ce que vous faites là ? me demanda-t-il.

— Je suis inscrite à cette unité de valeur.

— Non, je parlais de ce devoir. »

Il tenait ma copie, à laquelle il avait attribué un A au stylo rouge, mais je fis mine d'être inquiète, sans trop savoir pourquoi.

« Il n'est pas bon ?

— Au contraire, il est excellent. Je vous demande ce que vous fabriquez au collège communautaire de Fullerton. Vous pourriez étudier n'importe où.

— Genre à Harvard ? raillai-je.

— Oui, à Harvard, par exemple.

— Je ne crois pas qu'on soit admis à Harvard grâce à un bon devoir de littérature.

— C'est pourtant le cas.

— Ah...

— Ça vous dirait de prendre un café avec moi un de ces jours? me proposa-t-il. Pour en discuter.

— D'accord. »

J'ignorais alors qu'il s'intéressait à moi. Cela ne m'était même pas venu à l'idée. Il était marié: il portait une alliance. Et il approchait de la quarantaine, de sorte que je ne le voyais pas sous cet angle. Et même si j'avais connu ses intentions, j'aurais accepté de prendre un café avec lui.

C'était mon professeur et, pour une raison inconnue, ce titre mystérieux le rendait légèrement inhumain. Au début, j'eus du mal à imaginer que je risquais de l'offusquer ou de l'affecter de quelque façon que ce soit. Je ne portai sur lui aucun jugement moral non plus. Je l'acceptai tel qu'il était, comme s'il avait gagné le droit d'être stupide, bizarre, infidèle en se montrant meilleur et plus intelligent que les autres, meilleur et plus intelligent que moi. Mark semblait aussi étrange et mystérieusement inutile que la ville de Fullerton elle-même.

Si Fullerton n'était pas plus huppé que là où j'avais grandi, à Downey, l'ambiance y était totalement différente grâce à la présence des collèves communautaires: Cal State Fullerton et sa petite sœur, Fullerton College. À Downey, on pouvait manger des fruits de mer hors de prix dans un restaurant sombre, au son de la techno, ou faire la queue pendant une heure pour déguster une brioche de chez *Porto*. Fullerton, en revanche, semblait être une ville peuplée de vieilles tantes célibataires. Il y avait tant de dentistes et de conseillers fiscaux que l'on avait l'impression que les gens ne faisaient rien d'autre. Même les maisons des associations étaient pittoresques et semblaient inoffensives, à l'ombre des vieux ormes. À Fullerton, l'argent ne venait pas de l'industrie, mais des liens de la ville avec

l'enseignement. Les collègues justifiaient le maintien des loyers élevés et la circulation des dollars. Mark faisait partie de ce système. C'était un carillon éolien sous forme humaine suspendu un peu bêtement à une branche de l'arbre prestigieux qu'était l'enseignement supérieur.

An début, cela me donna l'impression que le pouvoir était de mon côté. Son statut de professeur ne m'aveuglait en rien sur ses faiblesses. J'étais totalement consciente du ridicule de son pantalon (en velours côtelé vert!), ses pieds chaussés de Birkenstock, sans oublier l'exemplaire fatigué de *Beowulf* qui dépassait de sa sacoche à bandoulière.

Mais c'était presque comme si j'étais un personnage de roman à ses yeux. Il ne se remettait pas de voir Kermit la grenouille tatouée sur ma hanche.

«Pourquoi Kermit?» m'avait-il demandé la première fois que nous avions couché ensemble, en effleurant le tatouage du bout du doigt.

«Je voulais me faire tatouer, avais-je répondu en haussant les épaules. Il n'y avait que des motifs du genre couteaux, serpents, des trucs sérieux. Et moi, je ne suis pas sérieuse.

— Tu es quel genre de personne?

— Une fille un peu nunuche.

— Nunuche!

— Je te jure. J'ai cru au père Noël jusqu'à mes douze ans. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis nunuche.

— Je n'ai jamais rencontré de personne plus singulière», avait-il commenté, fasciné.

C'est en partie pourquoi j'évitais de lui parler de mon père. Si certains adorent le catch, d'autres le méprisent. Je redoutais que Mark soit homme à vénérer une chose qu'il méprisait. Je savais que mes origines un peu saltimbanques l'exciteraient.

Plus les choses semblent fausses, plus elles nous intriguent. C'était ce que Mark aimait tant dans les questions de point de vue narratif: la façon dont les choses étaient fausses de façon évidente ou bien s'efforçaient de sembler vraies, ce qui n'était qu'un autre moyen de montrer à quel point elles étaient fausses.

«Le regard que l'on porte sur quelque chose modifie ce que l'on voit», me disait-il.

Il est vrai qu'écrire à la troisième personne m'aide beaucoup. Il est tellement plus facile d'avoir de la compassion pour la Margo de l'époque que d'essayer d'expliquer comment et pourquoi j'ai fait tout ça.

Ce qu'il y avait de plus déroutant chez le père de Bodhi, c'est bien sûr que je ne couchais avec lui que parce qu'il avait du pouvoir, qu'il était mon professeur de lettres, ma matière préférée. Et pourtant, j'étais aussi très attirée par son insistance à affirmer que c'était moi qui détenais le pouvoir. Lequel de nous deux le possédait vraiment? Je passais un temps fou à me le demander.

À part me féconder et ruiner ma vie, Mark m'a beaucoup aidée sur le plan de l'écriture. Il décortiquait chacune de mes phrases en m'expliquant comment l'améliorer. Il m'attribuait un A avant d'exiger que je revoie ma copie.

«Ce que tu es est trop important pour ne pas le perfectionner.» Il désignait une de mes phrases en demandant: «Qu'est-ce que tu cherchais à exprimer, ici?»

Je lui bredouillais une réponse sur mes intentions et il répliquait:

«Alors, dis-le simplement, sans tourner autour du pot.»

Notre liaison n'a démarré qu'au bout de quelques semaines de ces conseils. Un jour, je me suis rendue dans

son bureau et il m'a dit qu'il était incapable de se concentrer. Il préférait que l'on se voie une autre fois et j'ai accepté. Nous avons quitté le bâtiment en même temps et nous nous sommes retrouvés à marcher ensemble. Il s'est épanché sur ses frustrations au travail, sa femme, ses enfants, sur le fait qu'il se sentait prisonnier de son existence.

« Je ne mérite même pas cette vie de merde. Je suis vraiment quelqu'un d'immonde.

— Pas du tout ! Vous êtes un professeur formidable ! Vous m'avez consacré beaucoup de temps pour m'aider.

— Chaque seconde de ces moments, j'avais désespérément envie de t'embrasser. »

Que répondre à cela ? C'est vrai, j'avais un béguin d'écolière pour lui, mais je n'avais jamais songé à l'embrasser. Ses compliments me procuraient simplement une sensation de bien-être.

Il pleuvait et nous tournions en rond sur le campus, sans parapluie, nos capuches relevées. Nous nous sommes arrêtés sous un eucalyptus.

« Je peux t'embrasser ? » me demanda-t-il.

J'acquiesçai. Je n'aurais pas imaginé lui dire non. Il aurait pu me demander n'importe quoi, je l'aurais fait. Il était petit, un mètre soixante-cinq peut-être, la même taille que moi. Je n'avais jamais embrassé un garçon aussi petit et ce fut plutôt agréable, avec nos capuches relevées, sous la pluie. Déjà, je me disais : *On est en train de s'embrasser sur le campus, à la vue de tous ? C'est une très mauvaise idée, non ?*

Le problème, c'est que, après notre rupture, il s'est comporté de façon très puérile et j'ai dû endosser tellement de responsabilités pour ce que nous avons fait que je n'avais pas l'impression de m'être fait avoir.

Je me sentais... en colère. S'il s'était conduit en adulte, rien ne serait arrivé.

La première fois que Mark se rendit à l'appartement de Margo, il portait une casquette de base-ball et des lunettes de soleil. À croire qu'il cherchait à échapper à des paparazzi. Margo n'avait pas spécialement fait le ménage ni rangé. Elle n'avait pas honte que Mark voie le canapé en velours rose maculé de taches, les fils enchevêtrés du téléviseur, son lit qui n'était qu'un matelas et un sommier à même le sol. Rien de tout cela ne la gênait. À quoi s'attendait-il, de toute façon ? Il était là pour coucher avec une fille de dix-neuf ans.

« Tu as des colocs ? s'enquit-il simplement.

— Je te l'ai dit.

— Je ne pensais pas qu'elles seraient à la maison.

— C'est de la bière ? » demanda Suzie.

Mark avait apporté un pack de Red Stripe dont les bouteilles ressemblaient étrangement à des flacons de médicaments. Margo n'en avait jamais vu. En tout cas, ils n'en servaient pas à son travail. Mark avait gardé ses lunettes de soleil à l'intérieur.

« Enlève-les », dit Margo en essayant de les lui ôter.

Il repoussa sa main.

« C'est médical, invoqua-t-il.

— Paie le troll », ordonna Suzie en tendant la main.

« Quoi ?

— Donne-lui une bière », traduisit Margo, moqueuse.

Il serra son pack contre lui comme un enfant qui refuse de partager.

« Tu as quel âge ? » demanda-t-il à Suzie. « Écoute, Margo, je ne voulais pas...

— Je suis en âge de tout raconter au doyen de la fac, alors paie le troll!

— Ce n'est pas une bonne idée, grommela Mark.

— Tiens», fit Margo en sortant une bouteille du pack pour la remettre à Suzie.

«Le troll est ravi, déclara-t-elle.

— Allons dans ma chambre», proposa Margo.

Mark la suivit dans le couloir, passant devant les chambres de la grande Kat et de la petite Kat, ses autres colocs.

«Bienvenue dans l'antre de la magie», dit-elle en ouvrant la porte devant lui.

Mark ne l'attirait pas vraiment, mais leurs ébats furent étonnamment agréables. Elle avait déjà eu deux partenaires sexuels. Sebastian, son petit ami du lycée, avait un chien merveilleux, un croisé berger du nom de Remmy, dont la tête sentait un peu la cacahuète et qu'elle préférait à Sebastian. Le second était un garçon rencontré lors de sa première semaine à la fac. Ensuite, il ne lui avait plus jamais parlé. Au lit, Mark était différent de ces deux-là. Il n'était pas circoncis, ce qui suscitait la curiosité de Margo, mais elle ne parvint jamais à explorer l'élasticité de son prépuce comme elle l'aurait voulu. C'était aussi un passionné avec un grand P. La première fois, il l'avait plaquée contre le mur, ce qui lui parut inconfortable et peu pratique. Cela devait faire partie d'un de ses fantasmes. Elle ne voyait pas d'autre raison d'avoir une relation sexuelle debout contre un mur, à part pour assouvir un fantasme.

Ensuite, il s'assit dans son fauteuil de bureau et se mit à tourner. Elle alla aux toilettes pour ne pas attraper une infection urinaire. À son retour dans la chambre, Mark était en train de fouiller les tiroirs de son bureau.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

— Tu te promènes comme ça, en sous-vêtements ?
demanda-t-il en levant la tête vers elle.

— On est entre filles. Pourquoi tu fouilles mon bureau ?

— Simple curiosité. »

Elle aurait été contrariée s'il y avait eu quoi que ce soit d'intéressant dans ses tiroirs. S'il avait envie d'examiner sa vieille calculatrice dont l'écran était fendu, grand bien lui fasse ! Il ne trouverait pas ses secrets. Elle n'en avait pas vraiment. Enfin si, mais ils étaient si intériorisés que même elle les ignorait. Par exemple, elle n'appréciait guère Mark et le secret de ce dédain était comme une promesse enfermée dans un tiroir, en elle.

« Ta femme est au courant que tu la trompes ? »

— Euh... non, répondit-il en faisant pivoter le fauteuil.

— Mais tu l'as déjà fait ?

— Avec une étudiante ? Non.

— Et avec d'autres femmes ? »

Il s'immobilisa et réfléchit à sa réponse, puis il décap-sula une des étranges bouteilles de bière qu'il avait apportées en prenant appui sur le bord du bureau. Margo fut choquée par son sans-gêne.

« Je ne l'ai dit à personne, déclara-t-il.

— Quoi ? »

Elle s'allongea sur le lit, consciente qu'elle jouait les séductrices, alanguie sur son oreiller. Elle entendit soudain une de ses colocs vomir, sans doute la petite Kat, qui avait la fâcheuse tendance à se remplir et à se vider n'importe quand.

« J'ai couché avec la sœur de ma femme le soir de mon mariage.

— Non ! souffla Margo. Quel salaud !

— Je sais, admit Mark, les sourcils froncés.

— Et tu as arrêté de coucher avec sa sœur?

— Oui. Enfin, on l'a refait plusieurs fois après notre retour de voyage de noces, mais ensuite, on a arrêté.

— Tu te sentais coupable?» s'enquit Margo.

Qu'il était difficile de savoir ce que ressentait les hommes! Elle s'était toujours demandé comment son père pouvait être si indifférent au besoin qu'elle avait de lui. Et comment il avait pu préparer son sac et partir sans lui dire au revoir, du jour au lendemain. Quand elle était enfant, elle pensait qu'il se comportait différemment avec ses vrais enfants, mais en grandissant, en le connaissant mieux, elle avait compris qu'il était pareil avec sa femme et ses gosses. La vie d'un catcheur était ainsi. Toujours entre deux avions. Ce qu'il voulait, c'était rouler dans une voiture de location avec deux hommes de presque cent quarante kilos chacun, d'une violence psychotique, et accros aux antalgiques. À ses yeux, le monde normal n'avait peut-être jamais été réel.

«Cela va te sembler dégueulasse, mais pas vraiment, répondit-il. Je me comportais comme si je n'avais rien fait. Et comme elle n'était pas au courant, c'était comme si je n'avais rien fait.»

Il lui écrivait des poèmes, une dizaine au total, mais celui-ci était son préféré :

Le fantôme affamé

*Dans le noir, on se tourne l'un vers l'autre
Telles des colombes difformes,
Troublés d'avoir un corps.*

*Je ne sens rien,
Touche-moi encore,
Je ne sens rien.
Je suis un Hungry Ghost, un fantôme affamé.*

*On essaie de se dévorer
Mais autant essayer de courir en plein rêve,
La glace sombre de la réalité se brise autour de nous.*

2

Mark avait deux enfants, une fille de quatre ans, Lizzie, et un fils de sept ans, Max, mais il ne parlait presque jamais d'eux. Et il n'avait aucune envie d'évoquer sa femme. Il ne voulait discuter que de poésie, d'écriture, de livres. Il m'emmenait à la librairie *Barnes & Noble*.

«Tu as lu Jack Gilbert? Non? Il le faut. C'est un must.»

Et il ajoutait des livres à la pile. Et il m'emmenait dîner. Sur le moment, je ne me suis pas demandé comment il faisait pour payer tout ça avec son salaire de prof de fac de seconde zone.

Il adorait les fruits de mer. Il nous commandait toujours des plats un peu flippants, du poulpe grillé, des moules ressemblant à des clitoris de cadavres dans une coquille. Je me forçais à avaler tout ça avec l'expression alarmée d'un chien à qui l'on donne une carotte. Alors il me racontait un rêve étrange sur une jeune fille dans le Japon de l'ère Meiji.

Ils ne couchèrent ensemble que cinq fois. Au terme de cette cinquième fois, Mark lui expliqua qu'il se sentait terriblement coupable de coucher avec elle, vis-à-vis de sa femme, et qu'ils devaient arrêter. Ils étaient dans l'appartement de Margo, nus dans son lit.

«Je veux continuer à te voir quand même, dit-il.

— Pourquoi?»

Elle n'en revenait pas : qu'est-ce qu'il s'imaginait qu'il ressentirait envers sa femme en couchant avec elle, à part de la culpabilité ?

« Eh bien, parce que je t'aime bien. S'il te plaît, ne coupe pas les ponts juste parce qu'on ne baise plus. »

Margo tourna la tête vers lui. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle puisse couper les ponts. C'était lui qui menait la danse, non ? L'idée de fréquenter cet homme mûr sans coucher avec lui était... comme avoir un *ami* vieux et ringard.

« Attends... que je comprenne bien : tu veux continuer à dîner avec moi ?

— Oui.

— Échanger des mails ?

— Bien sûr. Les mails, c'est le plus important. On pourra communiquer par mail jusqu'à la fin de nos jours. »

Pour Margo, il était évident qu'ils ne le feraient pas.

« Ta femme ne serait pas contrariée par les poèmes d'amour plus que par le sexe ? Si j'étais mariée et si mon mari couchait avec une autre, je pourrais m'en remettre. C'est le côté sentimental que je ne supporterais pas. Tu ne devrais pas me dire que tu m'aimes.

— Mais je t'aime vraiment. »

Que répondre à cela ? Elle avait une cloque sur le pouce depuis qu'elle s'était brûlée sur une assiette trop chaude, au restaurant où elle bossait. C'était sa faute. Elle avait trop tardé. Mais la nouvelle hôtesse avait accepté trop de couverts. Margo ne cessait d'appuyer sur l'ampoule et sentait la présence du liquide sous sa peau. Et elle allait rater ses examens de français si elle ne travaillait pas.

« Je ne veux pas mentir sur le fait que je t'aime. Si je ne peux pas être honnête envers moi-même, je suis foutu.

— Je vais faire pipi, annonça-t-elle. Tu veux un verre d'eau ?

— Oui, s'il te plaît », répondit-il en remontant les couvertures sous son menton. « Je meurs de soif, Margo », ajouta-t-il de cette voix de vieille dame qu'il prenait souvent.

« D'accord, mamie. »

Elle enfila une culotte propre et sortit dans le couloir.

Il ne pouvait vouloir sérieusement qu'ils arrêtent de coucher ensemble. Il se livrait sans doute à un petit jeu en affirmant ne plus vouloir coucher avec elle, avant de céder et de craquer, puis d'exprimer son sentiment de culpabilité et de jurer qu'il ne le ferait plus, et ainsi de suite. Ce ne fut pas le cas. Mark ne coucha plus jamais avec Margo et continua à l'emmener dîner dans de grands restaurants, à lui écrire des poèmes d'amour sans que cela lui pose le moindre problème. Cependant, elle avait la certitude qu'elle l'aurait à l'usure.

C'est dans cette situation plutôt stable que Margo découvrit qu'elle était enceinte. Elle ne s'était même pas aperçue qu'elle avait du retard. Un soir, au travail, elle avait eu des remontées après avoir mangé un taco. Tracy, sa collègue préférée, lui avait suggéré qu'elle était peut-être enceinte. Elle avait trouvé plus probable que son estomac se rebelle contre ce taco.

Mais son corps n'avait pas cessé de se rebeller, d'abord contre son cheesecake d'après son service, puis contre son yaourt, le lendemain matin. Elle avait bu une boisson énergétique de couleur bleue et l'avait rendue aussitôt. Au bout de quarante-huit heures de nausées, elle avait acheté un test de grossesse. Ils avaient eu des rapports non protégés, mais il s'était toujours retiré avant. Il était marié et, selon lui, c'était

ainsi qu'il procédait avec sa femme; ils n'avaient jamais eu de problèmes. Quelle imbécile elle était de l'avoir cru, d'avoir eu une liaison avec lui, d'avoir un utérus!

Son premier réflexe fut d'appeler sa mère. Incapable de prononcer un mot, elle s'était contentée de sangloter.

«Tu es enceinte? avait demandé sa mère.

— Oui!

— Nom de Dieu!

— Pardon... je regrette tellement.»

Puis sa mère l'avait emmenée manger des donuts. Margo ne les avait pas rendus.

Le jour où je l'ai annoncé à Mark, nous étions au restaurant. J'avais commandé une salade aux figes fraîches. Pourquoi tout le monde faisait-il semblant d'aimer les figes? Ce n'était qu'un vaste complot pour faire croire que les figes étaient bonnes.

Bref, j'ai dit à Mark que j'étais enceinte.

«Et merde! jura-t-il.

— Je ne te le fais pas dire.

— Tu es sûre?

— Euh... oui.

— Tu as vu un médecin?

— Pas encore.

— Donc tu as peut-être juste du retard.

— J'ai fait, genre, quatre tests de grossesse, alors je ne pense pas, mais c'est possible.»

Il but une gorgée de bière.

«Malgré moi, je suis plutôt content. Ma semence est puissante!» clama-t-il avec un accent aux intonations vikings.

Je me mis à rire. J'avais les mains moites et l'impression que la salle tournait autour de moi. Les couverts semblaient se déplacer sur la nappe blanche.

« Désolé, fit-il. Je sais que c'est sérieux. Je tiens à être présent pour te soutenir par tous les moyens. Financièrement, bien sûr, mais si tu veux que je t'accompagne à ton rendez-vous, par exemple... après tout, j'ai merdé moi aussi et je suis responsable.

— Comment je fais pour avoir un rendez-vous ?

— Tu devrais commencer par le planning familial, répondit-il. Je ne sais pas trop quels médecins le pratiquent et où c'est le mieux. Je ne veux pas que tu subisses un avortement à bas coût. »

Il avait déjà décidé que j'avorterai et je ne m'en rendais pas compte. Naturellement ! Il en avait décidé comme il avait décrété qu'on ne coucherait plus ensemble (même si s'embrasser dans sa voiture était acceptable à ses yeux), et comme il avait décidé que nous aurions une liaison, au départ. Pas une fois je ne lui avais dit non. Nous allions là où il voulait, quand il le voulait, nous mangions ce qu'il voulait, nous nous touchions s'il le voulait et comme il le voulait.

« Oh ! je ne vais pas avorter », déclarai-je, surtout pour le provoquer.

Il devint vert, ce qui me procura une satisfaction intense.

« Tu es catholique ou quoi ? » demanda-t-il d'un ton mauvais qu'il n'employait jamais avec moi.

« Non, mais c'est mon choix.

— J'ai mon mot à dire, tu ne crois pas ?

— Non », répliquai-je.

Je me levai, posai ma serviette sur cette salade aux figues ridicule et pris congé. Sur le trottoir, je sentis l'odeur de l'océan. L'espace d'un instant étrange, j'eus l'impression d'être ma mère, me pavanant sur le trottoir, comme si mes jambes étaient gainées de noir, comme si je pouvais me glisser dans la peau d'une autre. Puis je trébuchai et

ce sentiment s'envola. Je me retrouvai comme une idiote ayant garé sa voiture trop loin.

J'aurais vraiment voulu que la suite ne se produise pas, mais hélas, il m'a couru après et on s'est retrouvés à s'embrasser dans sa voiture. J'ai admis que je me ferais sans doute avorter, mais que je ne voulais pas être contrainte.

« Je ne te forcerai pas à faire quoi que ce soit, Margo. Je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi dingue que toi. »

Ce commentaire me plut, même si ce que Mark disait de moi semblait toujours ne rien avoir affaire avec moi. Il s'agissait surtout de son fantasme. J'aimais bien l'embrasser dans sa voiture et nous nous sommes séparés en bons termes. Ensuite, je n'ai pas eu de nouvelles de Mark pendant trois jours, ce qui ne s'était jamais produit. Je vérifiais sans cesse mon téléphone, ma boîte mail. Je lui envoyais des textos : « Salut, tu vas bien ? » Avec lui, je rédigeais toujours mes messages en toutes lettres. Il était de la génération X, après tout, et n'était pas adepte du langage texto, d'autant qu'il était mon prof de lettres. Il ne me répondit pas.

Je savais qu'il s'était passé quelque chose de mauvais, que ses sentiments avaient changé. En temps normal, nous étions reliés par un fil qui me permettait de sentir sa présence à l'autre bout ; or, j'avais la terrible impression qu'il l'avait coupé et que ce fil pendait désormais dans le vide.

Puis je reçus un mail long et compliqué m'expliquant que, selon lui, il valait mieux rompre tout contact, ce qui serait facile, car le semestre était terminé et que je ne suivais plus ses cours. Il était désolé de ce qu'il m'imposait, mais pensait que je foutais ma vie en l'air, ce qui lui était insupportable. « Tu pourrais aller n'importe tout, faire ce que tu veux. Ne fous pas tout en l'air pour avoir un enfant. Crois-moi, Margo, ne serait-ce que cette fois. Je suis plus

âgé que toi, j'ai eu des enfants. C'est dur. Les bébés, ce n'est pas pour toi. »

C'était troublant, cette façon de présenter les choses. Pour moi, il y avait une différence entre ce que l'on veut et ce que l'on doit faire. En fait, vouloir quelque chose était généralement un signe qu'on ne le méritait pas et qu'on ne l'obtiendrait pas. S'installer à New York et fréquenter un collège prestigieux comme NYU, par exemple. À l'inverse, moins on avait envie de faire quelque chose, plus il était probable qu'il le faille, comme aller chez le dentiste ou remplir sa déclaration de revenus. Plus que tout, je voulais prendre la bonne décision, et personne n'était disposé à me suivre.

La meilleure amie de lycée de Margo avait intégré la New York University et était partie pour New York. Margo souffrait tant de savoir que Becca menait la vie dont elles avaient rêvé pendant qu'elle-même était serveuse pour financer ses études dans une fac de seconde zone – avec la notion sous-jacente que les parents de Becca avaient de l'argent et la mère de Margo n'en avait pas – qu'elles ne se parlaient plus. Lorsque Margo appela Becca, celle-ci répondit dès la première sonnerie.

Margo lui résuma la situation.

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

— Fais-toi avorter, bordel !

— Mais... »

Margo entendait les sirènes et les bruits de la grande ville en fond sonore.

« Il n'y a pas de "mais" ! C'est un cas d'urgence ! »

Elle n'avait pas cette impression.

« Tu crois que les choses ne se produisent pas par hasard ? s'enquit Margo. Tu crois que tout est écrit ou bien tu crois au libre arbitre ? »

— Margo, ce n'est pas une question philosophique, mais une décision d'ordre financier.

— Ça semble un peu dingue de prendre une décision importante en se fondant sur un argument aussi débile et artificiel que l'argent.

— Je t'assure que l'argent est bien réel », répondit Becca.

Assise dans sa chambre, Margo regardait ses vêtements déborder de son placard comme s'ils cherchaient à s'en évader.

« Je pense simplement que la vie de mère célibataire n'est pas aussi glamour que tu le crois », poursuivit Becca.

Et voilà, Margo était énervée.

« Écoute, j'ai grandi avec une mère célibataire, et ça n'a rien de glamour. Je ne dis pas que je garderai le bébé parce que ce sera sympa ou facile. Je pense que quelqu'un de bien le garderait, voilà tout.

— Autrement dit, avorter fait de toi quelqu'un de mauvais ?

— Non. »

C'était pourtant ce que les gens sous-entendaient. Qu'il ne fallait pas avorter par convenance personnelle, qu'on était censée être affligée d'avorter.

« Alors, dis-moi en quoi garder le bébé ferait de toi quelqu'un de bien.

— Je n'en sais rien ! Ce n'est pas ce que je te dis ! »

Margo s'arrachait les cheveux.

« Tu viens d'affirmer que tu pensais à garder le bébé parce que, selon toi, c'est ce que ferait quelqu'un de bien.

— Dans ce cas, je me suis mal exprimée, peut-être.

— Et depuis quand tu te soucies d'être quelqu'un de bien ? poursuivit Becca. Après tout, tu couchais avec le mari d'une autre, non ?

— Je sais. »

En réalité, Margo ne savait rien. Elle avait toujours su que Mark était un sale type, mais elle venait seulement de percuter le fait qu'elle n'était pas quelqu'un de bien, elle non plus.

« Mais... qu'est-ce que je fais de ma vie ? reprit-elle. Je vais au collège communautaire en faisant comme si j'allais obtenir une équivalence pour étudier ailleurs. Tu te rends compte qu'il m'est impossible d'intégrer une bonne université ? Et même si j'y arrivais, qu'est-ce que j'étudierais ? Les lettres ? Je ne trouverai jamais de travail avec une licence de lettres. Et je ne vois pas quelle autre matière je pourrais étudier. Alors qu'est-ce que je fais ? Je reste serveuse ? Je travaille chez *Bloomingdale's* comme ma mère ? Tout ça n'a pas de sens. Au moins, ce bébé serait quelque chose.

— Il y a un tas de choses cool que tu pourrais faire. Dans le domaine de la viticulture, du vin, par exemple. »

Margo pensa aussitôt à la représentante en vin qui venait au restaurant, une fille niaise et prétentieuse qui avait une énorme grappe de raisin tatouée sur le décolleté, d'affreux grains violets de bande dessinée. Si elles étaient en train de discuter des carrières possibles de Becca, le vin était exclu.

« C'est très important, reprit-elle. Tu ne trouves pas que je devrais au moins y réfléchir ? Pourquoi tu fais comme si ce n'était pas grand-chose ?

— Excuse-moi, répondit Becca. Je ne sais pas pourquoi je suis méchante comme ça. C'est important. Très important, même. »

Margo demeurait insatisfaite sans trop savoir pourquoi.

« Tes cours se passent bien ? » demanda-t-elle.

Elles discutèrent encore un moment avant de raccrocher. Puis Margo pleura pendant vingt minutes et, enfin, partit travailler.

La vie continua. Le mardi venu, elle se rendit à son premier rendez-vous médical. Elle avait contacté le planning familial qui ne pouvait réaliser une échographie de confirmation avant la huitième semaine. Le calcul était cruel, car on en était déjà à quatre semaines en se découvrant enceinte. Attendre quatre semaines de plus pour savoir si on l'était vraiment semblait absurde. Margo se mit donc en quête d'un obstétricien et décrocha un rendez-vous à six semaines de grossesse.

Ce fut comme un rendez-vous ordinaire chez le médecin. En quoi était-ce étonnant, d'ailleurs? Elle s'attendait peut-être à plus de bienveillance. Le gynéco était un homme caucasien entre deux âges et rondouillard dont le crâne chauve était rasé.

«Donc vous ignorez la date de vos dernières règles?

— Oui. Je n'ai rien... noté.

— Bon, ce n'est pas grave, on va s'arranger.»

Il avait tout du bon mari que sa femme trompait quand même.

«Je vais vous laisser. L'infirmière va vous apporter une blouse. Déshabillez-vous entièrement et enfiler la blouse.»

Margo hocha la tête.

«Avez-vous déjà fait une échographie pelvienne?

— Non.

— Eh bien, quand le fœtus est aussi petit, on ne le voit pas assez bien avec une échographie classique. Un examen interne est préférable.»

Margo observa l'espèce de godemiché futuriste relié à l'appareil. Elle comprenait le principe, mais ne s'imaginait pas ce genre de choses. En se changeant, elle se réjouit que Mark ne soit pas venu assister à un tel spectacle. Ce serait déjà bizarre en présence de sa mère, mais Shyanne était au

travail. Puis vint le moment de se faire baiser par un robot pour rencontrer son enfant à naître.

« Bon, fit le médecin, le gel n'est pas trop froid. Cela devrait bien se passer. »

Il commença à insérer le godemiché géant. Elle n'eut pas mal. C'était simplement très bizarre. Il se mit à trifouiller pour essayer de voir quelque chose aux alentours de sa colonne vertébrale.

« On y va », dit-il en actionnant un bouton de la machine.

Soudain, un son bas et régulier se fit entendre.

« Ce sont les battements de cœur. »

— Ah bon ? »

On aurait juré une sorte de jouet mécanique. Pourquoi pleurait-elle ? Ce n'était pourtant pas terrible comme son.

Le médecin continua à remuer sa sonde, à prendre des clichés, à appuyer sur la souris de son ordinateur de son autre main. Ce côté ambidextre était assez impressionnant.

« Je prends des mesures pour avoir une idée de l'âge du... fœtus. »

Elle remarqua qu'il évitait d'utiliser le mot « bébé », ce qui était gentil de sa part et la fit fondre en larmes à nouveau.

« Bien... d'après mes mesures, qui sont très précises à un stade aussi précoce, je dirais que vous en êtes à huit semaines. »

C'était fort possible, mais Margo n'était pas prête. Huit semaines ! Elle avait l'impression d'être déjà terriblement enceinte.

Il sortit son instrument dont il ôta l'espèce de préservatif, puis il appuya sur une touche et l'imprimante se mit en marche.

« Ah ! J'aurais dû vous demander si vous vouliez des impressions des images.

— Oui », répondit-elle d'une voix nouée par les sanglots malgré ses efforts pour se calmer.

« Savez-vous... ce que vous comptez faire... par rapport à cette grossesse ?

— Non, avoua-t-elle en fermant les yeux.

— Je vous laisse vous essuyer et nous discuterons de vos options. »

Quand il eut quitté la pièce, Margo examina les clichés sortis de l'imprimante sur une fine bande de papier. Il était là, son bébé, et il ressemblait à une minuscule colombe un peu difforme.

3

Après mon rendez-vous chez le gynéco, je me rendis chez ma mère.

« Salut, ma puce! me dit-elle.

— Je suis enceinte de huit semaines, apparemment, répondis-je en m'écroulant sur le canapé. »

Ma mère me dévisagea longuement.

« Tu veux le garder, ce bébé, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien. »

Elle alla dans la cuisine où je l'entendis déboucher une bière avant de revenir au salon.

« J'aime bien tes ongles », déclarai-je.

C'était nouveau. Un jaune un peu fluo.

« Si tu gardes ce bébé, je ne m'en occuperai pas. Ce serait ton bébé.

— Je sais, fis-je, déconcertée. Jamais je ne donnerais mon bébé à ma mère.

— Nom de Dieu! » maugréa-t-elle en marchant de long en large devant la télévision, sa bière à la main.

« Maman, ça va. Je me débrouillerai.

— C'est que... je croyais avoir bien réussi! Tu étais au collège! Tu allais devenir quelqu'un!

— J'allais devenir quoi? »

J'eus soudain une vision de ma mère en train de plaquer sa vision de qui j'étais sur le vrai moi, tel un faux ongle, un masque sur mon véritable visage.

«Tu vois ce que je veux dire: tu aurais eu une carrière, tout ça, accompli des choses.

— Quelles choses?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi! s'emporta Shyanne, ce que tu aurais voulu!»

Je gardai le silence. Mark, Becca et ma mère insistaient sur les perspectives qui s'offraient à moi. À quoi faisaient-ils donc référence? Au lycée, j'avais eu deux entretiens avec mon conseiller d'orientation, M. Ricci. La première fois, il m'avait expliqué que je pouvais demander des bourses et des aides financières et m'avait remis des formulaires à remplir. La seconde fois, il n'avait aucun souvenir de moi et m'avait déclaré que mon seul espoir était d'obtenir une équivalence dans une université après le collège. Je m'étais inscrite au collège communautaire de Fullerton. Hélas, la première année, je n'avais pas pu intégrer un seul des cours dont j'avais besoin. Ils avaient vite été complets. J'avais donc passé une année à étudier des sciences humaines qui ne me permettraient jamais d'aller à l'université. Si tout le monde me répétait que je perdrais beaucoup en gardant le bébé, j'avais l'impression de ne pas avoir grand-chose à perdre.

«J'ai peur de le dire à Kenny, déclara Shyanne en se remettant à arpenter la pièce.

— Pourquoi ça?

— Il est croyant!» persifla-t-elle.

Sa façon de marcher de long en large lui donnait des airs de vélociraptor.

«Donc... il devrait être content que je n'avorte pas, non?

— Non, il serait affligé que tu te sois conduite comme une traînée! Mère à ton âge? Réfléchis, Margo! Si tu avortais, on ne le lui dirait pas!

— Il faut que je sois honnête, maman. Je n'arrive pas à accorder de l'importance à ce que Kenny pense de moi. En plus, j'aurai vingt ans quand le bébé naîtra.

— Il finira peut-être par être ton beau-père ! »

Cela me semblait très improbable, mais il aurait été méchant de le lui signaler.

« Kenny est génial, reprit-elle. Il est formidable.

— D'accord...

— Tout se passera bien, reprit Shyanne. Je me contenterai de suggérer que Mark a profité de toi, que ce n'était pas vraiment ta faute. »

Je ne voulais pas me lever d'un bond, mais je le fis malgré moi, sans trop savoir quoi faire.

« Mark n'a pas profité de moi ! affirmai-je. Ce n'était pas le cas du tout.

— Il est normal que tu penses ça. Tu ne l'aurais pas fait si tu avais eu l'impression qu'il profitait de toi. Mais c'est un adulte, chérie. Il y a des choses qu'on ne comprend qu'avec l'expérience. »

J'étais si furieuse que je ne tenais pas en place. De plus, j'avais une envie pressante de faire pipi. Dans sa salle de bains, ma mère avait accroché un poster de la tour Eiffel. Il y avait aussi une savonnette de marque française. Une déco qui se voulait parisienne. En me lavant les mains, un peu crispée, je me dis que c'était ringard et que ma mère m'agaçait. Soudain, je me rendis compte qu'elle devait avoir désespérément envie d'aller à Paris et qu'elle ne le ferait sans doute jamais. En me regardant dans le miroir, je pris conscience de notre ressemblance. J'étais une Shyanne contrefaite aux yeux un peu trop écartés. Nous avions toutes les deux un visage un peu niais, joli, mignon, mais suggérant qu'il n'y avait rien à l'intérieur de notre tête.

À mon retour au salon, elle était assise sur le canapé, un peu affalée, même. Je m'allongeai, ma tête sur ses genoux.

« Quand je suis tombée enceinte de toi, dit-elle en me caressant doucement les cheveux, j'ai eu très peur.

— Pourquoi tu m'as gardée? »

Cela n'avait jamais eu de sens, car c'était un coup d'un soir. Elle connaissait à peine mon père. Ils s'étaient rencontrés chez *Hooters*, une chaîne de restaurants. Elle ignorait même son véritable nom, uniquement son pseudo de catcheur : *Jinx*, « la poisse ». Lors de son premier combat, son adversaire était tombé raide mort avant même qu'il ne le touche.

« Je ne savais pas qu'il était déjà marié, me raconta-t-elle. Il ne portait pas d'alliance. Aucun catcheur n'en porte par crainte de perdre un doigt, ce que j'ignorais aussi. Entre nous, c'était si intense que j'ai cru, peut-être... je ne sais pas. Je me suis dit que c'était mon destin, qu'il était l'homme de ma vie. »

La tendresse de cet espoir et sa naïveté manifeste me dépassaient. Je m'empressai de poursuivre :

« Papa était comment à l'époque? Il est tellement sérieux aujourd'hui que j'ai du mal à l'imaginer. Je ne l'imagine même pas être bourré.

— Crois-moi, il avait une bonne descente! Je ne sais pas... il avait les yeux sombres et pétillants. Il prenait tellement de stéroïdes que ses trapèzes étaient énormes et il ne bronzait pas. Il était pâle, énorme... un taureau blanc.

— Maman, je parlais de sa personnalité!

— J'y viens. C'était un gentleman. Sans doute parce qu'il est canadien. Toujours aimable. Sur le ring, il était si méchant que c'était étonnant. Il savait écouter et aimait laisser les autres parler.

— Je le vois bien », répondis-je.

Je n'avais pas connu mon père quand il était encore catcheur professionnel. À l'époque de mes premiers souvenirs, il avait déjà deux hernies discales depuis le Japon et commençait à gérer les matchs de Murder et Mayhem pour la « guerre du lundi soir », à la télé, à la fin des années quatre-vingt-dix. Les deux grandes émissions sur le catch se livraient à une guerre des audiences. Il jouait aussi les managers à la télévision parce que Murder et Mayhem n'étaient pas très doués à l'oral, et Jinx était le roi de la promo. Je supposais qu'il avait cessé de prendre des stéroïdes après sa blessure parce qu'il avait perdu beaucoup de poids. Plus il vieillissait, plus il semblait maigre. Il en était arrivé à ressembler à un chat sans poils, avec sa carcasse presque squelettique et son crâne rasé.

« Et comment as-tu... comment tu le lui as annoncé ? »
Bizarrement, je n'y avais pratiquement jamais réfléchi.

« Eh bien, un soir, ils ont tous déboulé au restaurant où je travaillais, complètement bourrés, vers une heure du matin. Après mon service, il m'a emmenée dans sa chambre d'hôtel et je le lui ai révélé. Il était vraiment content. C'était étrange. Il n'arrêtait pas de sourire et de me toucher le ventre. C'est alors qu'il m'a avoué qu'il était marié, ce qui m'a brisé le cœur. J'étais en larmes. Il m'a dit qu'il était ravi de m'avoir connue. Je l'étais aussi. On s'est donc contentés de ce qu'on avait. Quand il était en ville, on se voyait. Je savais qu'il devait garder le plus gros de son fric pour sa femme et sa famille. Je l'ai toujours su. Mais il venait chaque fois qu'il le pouvait, c'est certain. Je doute que tu puisses compter sur Mark pour en faire autant. Un tas de gens doivent penser que j'ai été idiote d'agir de la sorte, mais je l'ai toujours aimé, tu sais. »

Je le savais. C'était manifeste à un point terrifiant. Quand il venait en ville, elle était aux petits soins, lui proposant

sans cesse un sandwich, un verre d'eau. Nous rivalisions pour obtenir son attention, et c'était toujours elle qui l'emportait. Les rares fois où Jinx avait braqué sur moi le rayon laser de son amour, ce fut presque douloureux. Il était là pour mon treizième anniversaire et m'avait emmenée dans un steakhouse. Je détestais la viande, mais il m'avait invitée dans un restaurant plutôt chic. À mon retour, Shyanne n'était même pas mesquine, elle était effondrée. Cette fois-là, il séjournait à l'hôtel et non à la maison. Cela lui arrivait parfois sans que je sache exactement pourquoi et ce que cela signifiait.

«Tu as choisi de me garder», déclarai-je.

J'entendis le son des bulles de sa bière.

«Oui. Mais par la suite, il y a eu des occasions où j'ai fait un choix différent.»

Je ne dis rien. Je l'ignorais. Cela avait du sens, en réalité.

«Tu crois que les choses arrivent pour une raison ?

— Aucune idée, admit-elle. Je pense que tu as simplement peur d'admettre que tu veux gâcher ta vie.

— Tu crois que ça va gâcher ma vie ? »

Elle me caressa les cheveux.

«Oui, ma puce, ça va gâcher ta vie, c'est sûr. Parfois, on veut juste gâcher sa vie.»

Elle faisait allusion à sa décision de me garder, à la zone grise dans laquelle Jinx et elle avaient passé leur vie, à l'amertume de devoir se contenter du mari d'une autre. La façon dont je criais et babillais dès qu'il franchissait le seuil de la maison, dont je l'implorais de me faire une prise de catch avant même qu'il n'ait posé son sac. Elle émergeait de la cuisine en s'essuyant les mains sur un torchon, car elle avait essayé de préparer un plat bizarre, un ragoût de thon avec des raisins dedans, un pâté de viande nappé de ketchup. Elle me grondait et m'ordonnait de le laisser

respirer. Elle lui offrait une bière tandis que je brûlais de lui parler de l'école. Et quand il repartait, quelques jours plus tard, l'appartement était silencieux, car nous ne savions plus comment nous parler, comme si nous avions honte de nous et de notre comportement.

« J'ai ruiné ta vie », déclarai-je, et ce n'était pas une question. Je voulais juste l'informer que je le savais.

« C'est rien de le dire, ma puce. »

Je me tus, allongée sur le canapé, la tête sur ses genoux. Je sentais ses faux ongles sur mon cuir chevelu tandis qu'elle me caressait les cheveux.

Mais il y avait aussi eu des rigolades en mangeant du pop-corn, son écriture ronde sur les petits messages qu'elle déposait dans ma gamelle en faisant comme s'ils avaient été écrits par le chat. Nos bras parfaitement synchrones quand nous pliions un drap-housse, notre trajet en voiture vers le Grand Canyon, huit heures de route, juste pour le voir, acheter des bonbons acidulés avant de rentrer à la maison parce que j'allais à l'école le lendemain.

Si Shyanne ne m'avait pas mise au monde, qu'aurait-elle eu ?

« J'ai pris rendez-vous pour une IVG », lui dis-je.

Elle ne me répondit pas.

« Mais je ne crois pas que j'en serai capable. Je ne me vois pas y aller. »

— Eh bien, tu devras patienter et décider le moment venu d'y aller ou non.

— D'accord... »

Je m'efforçai de cacher mon enthousiasme de constater qu'elle avait abandonné sa certitude que j'allais avorter. Comme quand je faisais semblant d'être malade pour ne pas aller à l'école.

Dès que je sortis de chez elle, ce jour-là, j'annulai le rendez-vous pour l'IVG, incapable de m'expliquer pourquoi. C'était une mauvaise idée. Je n'avais aucune raison valable. Et ce n'était pas parce que je voulais être quelqu'un de bien, enfin pas vraiment. Ce n'était pas parce que j'étais amoureuse de Mark. Je voulais ce bébé, voilà tout. Jamais je n'avais autant voulu quelque chose.

Je découpai la meilleure image de l'échographie que je posai sur ma table de chevet. Je passais des heures à la regarder. C'était une image si moche, si floue, si frustrante dans son refus de me donner quelque chose à quoi m'accrocher, un moyen d'imaginer qui serait ce bébé. Mon corps fabriquait quelque chose en secret et j'en étais réduite à espionner mes organes internes sur une photo en noir et blanc sans netteté. Mais je m'y accrochais assidûment, en attente.

À seize semaines de grossesse, il était trop tard pour avorter légalement, et Margo écrivit à Mark pour lui annoncer qu'elle gardait le bébé. Elle ne voulait pas lui laisser la possibilité de la convaincre de changer d'avis. Il ne lui répondit pas. Elle s'attendait à un sermon, un appel affolé. Durant des jours, elle guetta la réaction qui ne manquerait pas d'arriver. Deux semaines après son courriel, elle pensait encore qu'il ferait quelque chose, qu'il la contacterait. Il n'en fit rien.

Elle en fut si meurtrie que c'était effrayant. Peut-être pensait-elle que sa décision obligerait Mark à lui parler. Elle ne pensait pas que ce soit la raison de son choix, mais c'était un facteur. Certes, elle ne voulait pas que Mark joue les maris, les papas. S'il avait déclaré: «D'accord, mon couple est une imposture de toute façon. Je vais divorcer, t'épouser et élever l'enfant», elle aurait été horrifiée.

Elle n'avait même pas envie de le voir régulièrement. Mais il avait toujours été clair sur un point : elle était importante pour lui. Elle était formidable. Mais si elle l'était vraiment, la traiterait-il de la sorte ?

Quand Margo annonça à Jinx qu'elle gardait le bébé, il resta très décontracté.

« Je suis impatient d'être papy », déclara-t-il avec un calme olympien. Elle était la plus jeune de ses enfants, la première à être enceinte. « Ce sera peut-être un garçon, un futur catcheur », suggéra Jinx.

Margo déplora aussitôt la petite taille de Mark. Elle n'avait même pas choisi un géniteur des plus costauds. Elle avait copulé avec un tordu immoral et petit. Jinx eut l'élégance de combler le silence.

« J'ignorais que tu avais un mec.

— Ce n'est pas vraiment le cas.

— Ce n'est pas grave, Margo. Tu vas très bien t'en sortir, je pense. »

Depuis, ils ne s'étaient plus parlé. Elle l'appela.

« J'ai peur, bredouilla-t-elle dès qu'il décrocha.

— Salut ! » répondit-il d'une voix bizarre.

Puis elle entendit une femme derrière lui. Sa femme, peut-être, une maîtresse ou une de ses filles. Margo comprit que cette conversation serait brève. Au moins, il avait pris l'appel en voyant que c'était elle. C'était une forme d'amour.

« Et si je faisais une énorme connerie ? demanda-t-elle de but en blanc.

— Mais non », assura-t-il.

Ils savaient que leur échange serait minimal. Autant communiquer en morse.

« Tu es sûr ?

— Je te le garantis.

— D'accord.

— D'accord. »

Ils raccrochèrent, et Margo se sentit mieux. Hélas, ce répit fut de courte durée et aussi frustrant que de faire couler une bière sans mousse.

Un samedi, à six mois de grossesse, Margo était avec Shyanne chez *Goodwill* dans l'espoir de dénicher une poussette d'occasion qui ne soit pas en trop piteux état. Si Margo rêvait d'un modèle dernier cri, les poussettes de chez *Goodwill* en étaient loin. Leur tissu fleuri témoignait d'une autre époque ou d'un autre pays – la Russie soviétique, peut-être – et était parsemé de taches de nourriture laissées par un bébé précédent qui, apparemment, consommait beaucoup d'œufs.

« Mark devrait t'acheter une poussette, dit Shyanne. C'est la moindre des choses. Tu lui en as parlé, au moins ? »

Depuis que Shyanne avait accepté le fait que Margo n'avorterait pas, elle avait une idée fixe : obtenir de l'argent de Mark. Chaque conversation abordait le sujet. Elle voulait que Margo lui intente un procès en paternité et demande une pension alimentaire. Face au refus de Margo, qui ne voulait pas semer le trouble dans le couple de Mark, Shyanne fut atterrée. Sa femme n'avait jamais rien su de leur liaison et il tenait absolument à ce qu'elle reste dans l'ignorance.

« Ne commets pas la même erreur que moi, insista Shyanne. Tu crois peut-être, en te montrant généreuse, en lui permettant de rester marié, que les choses, entre vous... »

Ce n'était pas du tout l'état d'esprit de Margo qui ne voulait plus rien avoir à faire avec Mark.

« Non, je ne lui demanderai pas de m'acheter une foutue poussette. »

Hélas, elle était sur le point de fondre en larmes chez *Goodwill*. Elle ne s'était jamais considérée comme quelqu'un de matérialiste. Elle s'était toujours contentée de ce qu'elle achetait dans les solderies et les enseignes bon marché. Cependant, elle avait l'impression que si elle devait se servir d'une de ces immondes poussettes d'occasion puantes et vieillottes, son enfant deviendrait un routier qui crache par la fenêtre de son camion et rit à des blagues racistes. Franchement, cela avait toutes les chances de se produire, quelle que soit sa poussette, une perspective oppressante.

« Je n'ai peut-être pas besoin d'une poussette, déclarait-elle. Ou alors je peux en trouver une sur un site de petites annonces comme Craigslist. »

— Voilà ce que tu vas faire », reprit sa mère en l'entraînant vers le rayon vaisselle, le préféré de Margo. « Tu vas écrire à Mark pour lui dire... »

— Non ! Jamais je ne demanderai quoi que ce soit à Mark. Jamais ! C'est clair ? »

Shyanne leva les yeux au ciel.

« On verra... »

— Retournons voir la poussette bleue.

— Son plateau est cassé.

— Allons jeter un coup d'œil », insista Margo en entraînant sa mère.

Finalement, Margo fit la queue pendant une demi-heure pour acheter la poussette bleue, la tête haute, le regard pétillant d'une fierté qui brûlait en elle en longues langues bleutées. Elle croyait que ces flammes pouvaient la purifier, la sauver.